

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand la chair est triste

Mauricio Segura, *Bouche-à-bouche*, Montréal, Boréal, 2003, 180 p.

Patrick St-Amand, *L'amour obscène*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica », 2003, 184 p.

Alain Gagnon, *Lélie ou La vie horizontale*, Montréal, Triptyque, 2003, 132 p.

Hugues Corriveau

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2004). Compte rendu de [Quand la chair est triste / Mauricio Segura, *Bouche-à-bouche*, Montréal, Boréal, 2003, 180 p. / Patrick St-Amand, *L'amour obscène*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica », 2003, 184 p. / Alain Gagnon, *Lélie ou La vie horizontale*, Montréal, Triptyque, 2003, 132 p.] *Lettres québécoises*, (113), 18-19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quand la chair est triste

Voici des corps en émoi qui s'adonnent à des relations sexuelles qui frayent avec la mort.

R O M A N | HUGUES CORRIVEAU

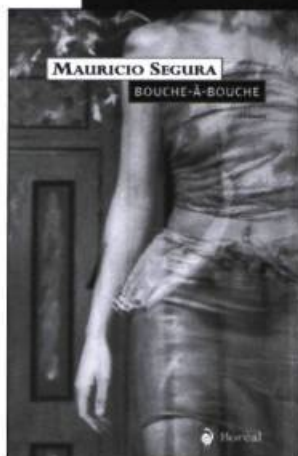
EN LISANT LE *BOUCHE-À-BOUCHE* de Mauricio Segura, on doit se défendre d'une insidieuse impatience qui nous taraude à mesure que nous entrons en pays futile, dans ce contexte tellement rabâché du monde de la mode, des mannequins de prestige, de la jet-set internationale, des bars branchés... bref, dans un milieu si faux qu'il sent à plein nez le *soap* américain des longs après-midi languissants... Cessons notre déprime, car il y a aussi à prendre dans ce roman qui a des prétentions et qui sait les tenir, ce qui n'est pas peu.

DE LA VANITÉ D'ÊTRE BEAU

Ainsi, comme pour sauver la mise, Segura convoque à son secours Choderlos de Laclos et ses incontournables *Liaisons dangereuses*, prête aussi de la culture à son narrateur Antoine qui discourt à propos de l'amour et du plaisir en confrontant Homère et Épicure. Avouons que c'est tout de même culotté quand il s'agit de suivre la déchéance de Johnny et de Nayla, trop vieux à trente ans pour continuer d'être les mannequins-vedettes qu'ils étaient naguère. Ils vont ainsi de déprimés hallucinogènes produites par l'ezquété — la drogue en vogue ces temps-ci dans ce milieu-là — à des baisés narcotiques qui n'ont de sensuelle que la lassitude éthérée des protagonistes, tout en accomplissant leur nouvelle tâche qui est de recruter les nouveaux *top models*, à tout prix et de toutes les façons. L'analyse fort ciselée de l'auteur, qui entre dans l'âme désertique de ses personnages, nous tient le cœur en alarme tellement le défaitisme et le peu d'espoir qu'ils dégagent pèsent lourd sur le récit. L'intensité onirique de certaines descriptions, l'exactitude d'une langue qui ne juge jamais tout en montrant les pénibles conséquences de cette désaffection du monde permettent à cet univers profondément faux de se révéler dans sa radicale constriction. On a beau passer de Montréal à New York, de Londres à Paris ou Milan, la vacuité des sentiments est ici d'une intensité qui n'a d'égale que la superficialité des décors, des vêtements, des sourires ou des silences si profonds qui caractérisent tout cet univers :

Les répliques s'enchaînaient, entendues mille fois, mais vraies et remuantes.

— *T'es sérieuse, là ? Tu me poses sérieusement la question ?... Qu'est-ce que tu crois ?... Bien sûr que je pense à toi.*



Un élan vital l'a soulevée. Elle a baissé le front.

— *T'es gentil, mais ne joue pas avec ça. Je ne te crois pas.*

Acculée au mur d'une forteresse cernée de toutes parts, elle attendait, vaillante, fière, effondrée, la fusillade.

— *Je t'assure que je pense à toi. Comme à une femme que je voudrais aimer.* (p. 113)

Peu nous importe l'identité des personnages qui parlent ici, puisqu'ils sont souvent interchangeables dans leur petitesse froide :

De toute façon, disait [Nayla], toutes les vies se valaient, et toute initiative mourait, contenant en germe, dès la naissance, le cancer de l'échec. La mort nous filait comme une ombre, finissait toujours par nous rattraper. Ne se souvenait-il pas de telle amie victime d'une crise cardiaque pendant ses vacances en Irlande ou de tel styliste trouvé mort dans son jacuzzi ? Comment pouvait-elle avoir

confiance en quoi que ce soit ? (p. 56)

Elle ne saurait mieux dire, elle qui finira aveugle, après la mort accidentelle de Johnny, exilée dans un village perdu. La vie est parfois bien vilaine.

DU DRAME D'ÊTRE MÉCHANT

Le narrateur de *L'amour obscène* a été ému jusqu'à la jouissance par l'exposition *The Morgue* du photographe new-yorkais Andres Serrano, qu'il visite et revisite. Qu'y pouvons-nous ?... Lui qui s'ennuie tellement avec sa pâle femme, Anne Cheung, immigrante chinoise assez coincée. Se réveille-t-il à côté d'elle qu'il a cette délicate pensée : « Nous ressentons notre réunion matinale avec une acuité inhabituelle. Pas comme une passion renouvelée, comme un ennui agréable. Un sommeil lent que nous pourrions appeler de l'amour. En fin de compte. » (p. 168) Et dire que c'est pour en arriver là qu'il l'aura trompée outrageusement... mais n'anticipons pas. Car à l'exposition, il rencontre une droguée « finie », sèche comme une barre à clous, mais qui l'émoustille par sa vulgarité tonitruante, elle qui a livré son corps entier au *piercing*. Alors, du cadavre photographié à cette squelettique Roxanne, le monsieur tisse un lien de





PATRICK ST-AMANT

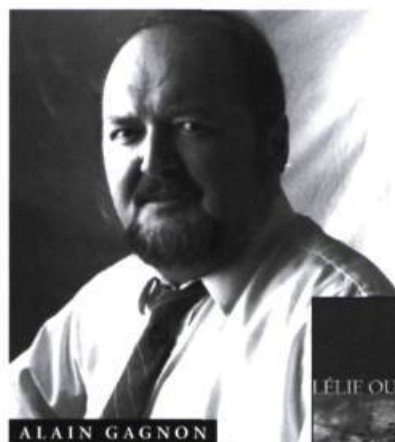
convoitise qui l'excite au plus haut point. Après des baisées conventionnelles vont se développer entre eux des cérémonies cruels, avec fantômes mortifères en prime. Le narrateur se décrit ainsi :

*Je mime une fois de plus, dans mes rêves d'insomniaque, le meurtre de Roxanne. Je suis son **serial killer**, celui qui la tuera à maintes reprises, qui fera de sa mort un spectacle. Nous sommes déformés de façon irréparable, ensemble, à cheval sur la frontière qui sépare le présent et les souvenirs. Je sais que Roxanne est morte il y a longtemps. Que je ne la connaîtrai jamais. (p. 136)*

Mais voilà, c'est qu'il n'est pas capable de donner à cette Roxanne, au bout de son rouleau, ce qu'elle désire vraiment, à savoir mourir entre ses mains. Il essaiera bien dans leur ultime rencontre érotique de l'étrangler, mais elle l'abandonnera justement parce qu'elle lui reproche de n'être pas mieux que les autres amants qu'elle a connus et qui l'ont laissée vivre. Un livre désespérant, dont les scènes érotiques explicites laissent un goût amer et froid, un livre que traverse le désir de la mort, alors que les protagonistes n'en finissent plus de vivre. Un livre pour ceux qui ont le cœur solide et une bonne dose d'optimisme, un livre qui est en somme féroce et cruel, misogyne à en trembler, qui chosifie le corps de la femme jusqu'à la morbidité. Mais voilà, le je narrateur s'empêtre dans son moi exacerbé et on se prend à rêver que sa déchéance lui réserve les joies d'un bungalow à Brossard, avec piscine hors terre, et des enfants méchants comme des teignes qui voudront un jour lui faire la peau ! Il nous est toujours permis de fantasmer !

DU RISQUE DE LA SÉNESCENCE

Alain Gagnon n'aime pas les compromis ni les histoires ordinaires. Je n'ai pas osé compter le nombre de personnages qu'on rencontre dans les 110 pages de *Lélie ou La vie horizontale*, mais une saga à elle seule aurait mieux su les cerner. Que de foisonnements ici, d'hyperboles, de boursoufflures stylistiques, de grandiloquence presque, jusqu'à donner le tournis au lecteur peu attentif qui se perd dans les dédales généalogiques distribuant les uns et les autres dans la branche des Gelder ou dans celle des Siteu. Et puis, si on accepte d'entrer dans ce jeu qui en fait trop, beaucoup trop, comme si une phrase à elle seule devait contenir toute la beauté emphatique du monde, on parvient alors à discerner qu'un vieux grincheux multimillionnaire, appelé Médéric, va forniquer avec la Femme Aude, puis en présence d'icelle, avec Lélie aussi. Il va dérailler un peu, le monsieur septuagénaire, et déshériter son fils Sig qu'il n'aime pas, ainsi que Sarto qu'il a lui-même émasculé pour qu'il ne puisse pas procréer et ainsi ne pas mettre au monde des pyromanes tels que lui et son père avant lui. Mettre le feu est un sport familial qu'on guérit à coups de couteau à froid. Vous me suivez ? Si non, ce n'est pas très grave, car ce roman met en jeu du plaisir, parfois sexuel, mais surtout du langage, dans un mélange



ALAIN GAGNON



de poésie champêtre ou nordique, de terroir croûteux et de taïga enveloppée par le passage obligé des saisons. À travers tout cela, deux branches distinctes s'unissent pour la continuité du monde, les affaires de Médéric et la survie de Saint-Euxème. Cela serait si naturel s'il n'y avait les plans de la Femme Aude qui veut voir son protégé, appelé Le Gars, hériter de toute la bastringue :

Avec l'arrivée du Gars, un Rabbitskin formerait peut-être une nouvelle famille parallèle, une autre lignée qui, comme les Siteu, entretiendrait avec les Gelder des liens privilégiés. Mais, contre toute raison, Aude avait élaboré d'autres ramifications à l'avenir ; elle avait lentement tissé une toile de fornication, de vices partagés, de sincères empathies, de haines suscitées contre Sig — et contre toute personne pouvant contrecarrer ses plans — qui avaient fait de Médéric une oreille attentive : effrayé par la solitude, le vieil homme ne cherchait plus qu'à lui complaire. Du moins jusqu'à l'arrivée de l'Autre, de celui qui ramenait un peu de sang et d'espoir au visage de Sig. (p. 52)

Parce qu'il y aura l'Autre aussi, venu de l'Ouest canadien, qui se prendra pour un gourou de secte, qui présidera des messes noires, se laissera piquer par les mouches noires et les insectes voraces du Nord pour bien montrer à ses fidèles que les « bibites » itou ont le droit à l'existence. Vous me suivez toujours ? Le voyez-vous au moins, tout nu sous sa cape, offrant son corps aux piqûres méchantes ? En fait, c'est simple. L'auteur, ne le trouvant pas trop important, s'en débarrassera en lui faisant tirer une balle dans la tête par un malfrat. Laissons-le où il est mort et pensons un peu à cette Lélie qui, toute nue, faisait des cochonneries avec la Femme Aude et le vieux Médéric, rapatriée à la fin du roman pour devenir l'aimée du Gars qui a réussi enfin à tout avoir, obligeant Sig, le fils déshérité de Médéric, à se pendre en s'enflammant (on aime ici jouer avec le feu). Ouf ! Malgré tout le respect que je me dois d'avoir pour monsieur Alain Gagnon, je me dois de dire que son entreprise m'a essoufflé, qu'elle m'a paru démesurément exigeante pour un si petit livre, demandant aussi un effort de tous les instants pour supporter ses trop belles envolées lyriques. À force d'ellipses, on ne clarifie rien. Au bout du compte, ce roman raconte une chicane d'héritage à laquelle se mêlent la baise et la jalousie. Avouons, en toute candeur, que l'air est un peu connu. Ce n'est pas parce que vous faites s'affronter une famille d'immigrants alsaciens et une famille amérindienne qu'il y a ici beaucoup à renouveler. Peut-être aurez-vous le goût de pénétrer dans ce monde ?

Un printemps, Médéric Gelder et Eugène Siteu avaient pris l'envers des cours d'eau. Ils étaient remontés jusqu'à la tête de la Calouna, de la rivière du Chef, et plus haut encore. Plus loin que les monts Otish. Jusqu'où le bois se fait rare. Jusqu'où les cyprès rabougris et tordus par les vents poussent entre les crans irisés de lichens. Jusqu'où les arbres centenaires offrent des troncs durs et chiches, que les doigts d'une seule main peuvent entourer. Sur les rives des lacs sans nom, des carcasses rougeâtres, roussies par le froid, dégelèrent lentement. Des trappeurs les avaient abandonnées après avoir récolté la peau des bêtes, après les avoir écorchées.

Cette année-là, ils n'allaient pas perdre leur temps dans les terrains fangeux ni sur les grauwackes. Du sérieux : argent, or, cuivre, plomb... Sans parler du vanadium, du molybdène, des diamants même... toujours possible au creux des placers. (p. 39)

Ce serait malhonnête de dire que ce livre n'est pas bien écrit. Au contraire, il serait plutôt sur-écrit, de telle sorte qu'on dirait que l'auteur s'empêtre à montrer son talent au lieu de le libérer, tout simplement, lui qui a l'ambition de nous raconter une histoire de passion et de désillusion.